19 mai 1958...

« Quand j'entends – voilà dix-huit ans que cela dure ! – les sauveurs professionnels de la République – lesquels, d'ailleurs, auraient été bien en peine de la rétablir tout seuls – des sauveurs professionnels qui m'imputent de vouloir attenter aux libertés publiques, détruire les droits syndicaux, démolir l'institution républicaine, je laisse tomber et je passe outre. Ce qui ne m'empêche pas, avec beaucoup d'autres d'ailleurs, de demander à ces sauveurs ce qu'ils ont fait, eux, de la France libérée et de la République restaurée ? »

31 décembre 1964...

« ... Notre indépendance ? Cela signifie que notre pays, qui ne cherche à dominer personne, entend être son propre maître. Or, tout en redevenant nous-mêmes dans les domaines de la politique, de l'économie, de la monnaie, de la défense, autrement dit en rejetant tous systèmes qui sous le couvert du « supra-national », ou bien de « l'intégration » ou encore de l' « atlantisme », nous tiendraient en réalité sous l'hégémonie que l'on sait, nous sommes tout disposés à la coopération amicale avec chacun de nos alliés, nous faisons progresser l'union de l'Europe occidentale, nous demeurons très actifs quant à l'aide que nous apportons aux peuples en voie de développement, nous prenons avec l'Amérique latine, continent au très vaste avenir et particulièrement proche de nous par l'esprit et le cœur, des contacts de plus en plus étroits, nous renouons avec la Chine, nous multiplions enfin nos rapports avec les Etats européens de l'Est à mesurer que leur évolution interne les oriente vers la paix. Une conséquence évidente de ce redressement vis-à-vis du monde est que jamais tant d'hommes sur la terre n'ont tant attendu de nous, ni éprouvé tant d'attrait pour la France.

27 avril 1965...

« ... Notre indépendance nous conduit à mener une action conforme à ce qui est à présent notre propre conception, savoir : qu'aucune hégémonie exercée par qui que ce soit, aucune interdiction faite à n'importe quel pays d'entretenir des relations pacifiques avec n'importe quel autre, ne sauraient être justifiées. Au contraire, suivant nous, l'intérêt supérieur de l'espèce humaine commande que chaque Nation soit responsable d'elle-même, débarrassée des empiétements, aidée dans son progrès sans conditions d'obédience.(...)

En somme, si grand que soit le verre que l'on nous tend du dehors, nous préférons boire dans le nôtre, tout en trinquant aux alentours.

Certes, cette indépendance, que nous pratiquons à nouveau dans tous les domaines, ne laisse pas d'étonner, voire de scandaliser divers milieux pour lesquels l'inféodation de la

France était l'habitude et la règle. Ceux-là parlent de machiavélisme, comme si la conduite la plus claire ne consistait pas justement à suivre notre propre route ; ils s'alarment de notre isolement, alors qu'il n'y eut jamais plus d'empressement autour de nous. D'autre part, le fait que nous ayons repris notre faculté de jugement et d'action à l'égard de tous les problèmes semble parfois désobliger un Etat qui pourrait se croire, en vertu de sa puissance, investi d'une responsabilité suprême et universelle. »

9 septembre 1965...

« L'indépendance ainsi recouvrée permet à la France de devenir, en dépit des idéologies et des hégémonies des colosses, malgré les passions et les préventions des races, par-dessus les rivalités et les ambitions des Nations, un champion de la coopération, faute de laquelle iraient s'étendant les troubles, les interventions, les conflits qui mènent à la guerre mondiale. Or, la France est, par excellence, qualifiée pour agir dans ce sens-là. Elle l'est par sa nature qui la porte aux contacts humains. Elle l'est par l'opinion qu'on a d'elle historiquement et qui lui ouvre une sorte de crédit latent quand il s'agit d'universel. Elle l'est par le fait qu'elle s'est dégagée de toutes les emprises coloniales qu'elle exerçait sur d'autres peuples. Elle l'est, enfin, parce qu'elle apparaît comme une Nation aux mains libres dont aucune pression du dehors ne détermine la politique. »

21 novembre 1962...

« Je voulais briser les partis. J'étais le seul à pouvoir le faire et le seul à croire la chose possible au moment que j'ai choisi. J'ai eu raison contre tous.

J'ai déclaré la guerre aux partis. Je me garde bien de déclarer la guerre aux chefs de partis. Les partis sont irrécupérables. Mais les chefs de partis ne demandent qu'à être récupérés... Il leur suffit de récupérer un portefeuille. »

L'Europe !

7 avril 1954...

« ... On a vu s'y employer (ndr : à l'intégration européenne) des synarques qui rêvent d'un Empire supranational, des politiques qui croient tout perdu si l'on ne cède à l'étranger, enfin cette sorte de gens qui sont toujours prêts à s'inscrire pour le voyage dans la lune, en souhaitant que le déprat soit différé. Tous voulaient être les prophètes de l'Europe et chacun choisissait d'avance quelque éminente fonction dans le commissariat, la cour, l'assemblée du système préconisé. Mais comment croire aux apôtres s'ils posent leur candidature aux Conseils d'administration ? »

Décembre 1958...

« Vous savez qu'à mon sens, on peut voir l'Europe et peut-être la faire, de deux façons : l'intégration par le supranational ou la coopération des Etats et des nations. C'est à la deuxième que j'adhère pour mon compte. »

23 novembre 1959...

Oui, c'est l'Europe depuis l'Atlantique jusqu'à l'Oural, c'est l'Europe toutes ces vieilles terres où naquit, où fleurit la civilisation moderne, c'est toute l'Europe qui décidera du destin du monde.

... La responsabilité de l'Europe sur la terre est plus grande qu'elle n'a jamais été. Mais, pour que la paix puisse s'établir en Europe, il faut l'équilibre de l'Europe. »

15 mai 1962...

« ... Je ne crois pas que l'Europe puisse avoir aucune réalité vivante si elle ne comporte pas la France avec ses Français, l'Allemagne avec ses Allemands, l'Italie avec ses Italiens, etc. Dante, Goethe, Chateaubriand, appartiennent à toute l'Europe dans la mesure même où ils étaient respectivement et éminemment Italien, Allemand et Français. Ils n'auraient pas beaucoup servi l'Europe s'ils avaient été des apatrides et s'ils avaient pensé, écrit en « esperanto » ou « volapük » intégré...

« ... » J'ai dit et je répète, qu'à l'heure qu'il est, il ne peut pas y avoir d'autre Europe que celle des Etats, en dehors naturellement des mythes, des fictions, des parades. Ce qui se passe pour la Communauté économique le prouve tous les jours, car ce sont les Etats, et les Etats seulement qui ont créé cette Communauté économique, qui l'ont pourvue de crédits, qui l'ont dotée de fonctionnaires. Et ce sont les Etats qui lui donnent une réalité et une efficacité, d'autant plus qu'on ne peut prendre aucune mesure économique importante sans commettre un acte politique. »

9 juin 1965...

« Nous ne voulons pas d'une Europe supranationale. Les Nations, ça existe. Il y a une Italie, une Allemagne. C'est millénaire, c'est bimillénaire. Ce ne sont pas des entités qui peuvent disparaître comme ça. Il n'est pas question de pouvoir les fondre. Faire l'Europe supranationale serait, pour nous, vouloir disparaître. Faire une fusion n'est pas possible. Pour l'Europe, une confédération, oui, mais pas une fusion.

Que représenterait une Assemblée supranationale siégeant à Strasbourg qui n'aurait aucune prise réelle sur les intérêts de Paris, de Rome ou de Bruxelles ? Cela ne mènerait à rien. ON n'imagine pas un « truc » où des technocrates recrutés par cooptation feraient la loi depuis leurs bureaux. On peut faire des discours sur l'Europe supranationale. Ce n'est pas difficile. Ce n'est pas difficile : il est facile d'être un jean-foutre ! »

14 décembre 1965...

« C'est cela l'Europe, et je crois que cette solidarité doit être organisée. Il s'agit de savoir comment et sous quelle forme. Alors, il faut prendre les choses comme elles sont, car on ne fait pas de politique autrement que sur des réalités. Bien entendu, on peut sauter sur sa chaise comme un cabri en disant « l'Europe ! », « l'Europe ! », 'l'Europe ! », mais cela n'aboutit à rien et cela ne signifie rien. Je répète : il faut prendre les choses comme elles sont. Comment sont-elles ? Vous avez un pays français, on ne peut pas le discuter, il y en a un. Il y en a un. Vous avez un pays allemand, on ne peut pas le discuter, il y en a un. Vous avez un pays italien, vous avez un pays belge, vous avez un pays hollandais, vous avez un pays luxembourgeois et vous avez, un peu plus loin, un pays anglais et vous avez un pays espagnol, etc. Ce sont des pays, ils ont leur histoire, ils ont leur langue, ils ont leur manière de vivre...

(...) Vous en avez qui crient : « Mais l'Europe, l'Europe supranationale, il n'y a qu'à mettre tout cela ensemble, il n'y a qu'à fondre tout cela ensemble, les Français avec les Allemands, les Italiens avec les Anglais, etc. » Oui, vous savez, c'est commode et quelquefois c'est assez séduisant, on va sur des chimères, on va sur des mythes, mais ce ne sont que des chimères et des mythes. Mais il y a les réalités et les réalités ne se traitent pas comme cela. »